

Soirmagazine

Animé par Naïma Yachir  
Numéro 32

# Accidents de la route : ça n'arrive pas qu'aux autres !

## L'ENTRETIEN DE LA SEMAINE

«L'accident de la route n'est pas une fatalité»  
Le nombre d'accidents de la voie publique et accidents de la circulation a atteint des proportions alarmantes. On parle aujourd'hui d'une véritable hécatombe.  
Dans cet entretien, le P<sup>r</sup> Mustapha Guenane revient sur ce fléau, ses causes et ses conséquences.

Lire en page 12

## C'EST MA VIE

Kaci Raci,  
le brocanteur  
Sa vie pourrait bien se résumer à sa manière à lui d'afficher son attachement absolu à la tenue traditionnelle algérienne et à un mode de vie insolite.  
Kaci Raci c'est aussi cet homme qui baigne dans le monde du bricolage et de la débrouillardise en tant que marchand brocanteur.

Lire en page 13

## VOYAGE CULINAIRE

Chorba bîta et chbah essefra au menu des fêtes de mariage  
Dans ce voyage culinaire, nous découvrirons un menu du terroir que les grandes familles algériennes présentent lors des fêtes de mariage et autres grandes cérémonies célébrées durant cette période estivale.

Lire en page 14

**Une hécatombe. Pour la seule année 2011, 4 598 vies humaines ont été fauchées suite à des accidents de la circulation. Chaque année, plus de 3 000 personnes sont handicapées à vie ; plus de dix, quotidiennement. Ce bilan macabre fait froid dans le dos. L'Algérie occupe les premiers rangs mondiaux en termes d'accidents de la route. Triste record !**

Par Sabrinal

Choc violent ; tête froissée ; corps désincarcérés ; sirènes hurlantes ; blouses blanches ; traumatismes ; larmes et consternation. Ce sont là les quelques tristes conséquences de la violence routière. Toute une vie qui bascule en enfer en une fraction de seconde. Lorsque la mort n'est pas au rendez-vous, c'est une autre porte qui s'ouvre : celle des souffrances. Une autre épreuve est au bout. Coma. Encéphalogramme hésitant. Puis, on se réveille tétraplégique, paraplégique, invalide. Des séquelles dues à une seule seconde d'inattention que l'on trainera à vie. Après le renoncement, la résignation. Accepter l'inaacceptable. Une nouvelle vie commence. Cloué sur un fauteuil, il faudra réapprendre les gestes simples de la vie. S'initier à faire fi du regard intrus et souvent malsain des autres, renoncer à certains de ses rêves. Il y a lieu, parfois également, d'apprendre à gérer son sentiment de culpabilité. Celui d'avoir chamboulé la vie de tous ceux qui vous entourent. La vitesse, ça ne tient pas la route !

### Plus jamais la vie ne sera comme avant pour Hassan, 31 ans

Ce gars dynamique et sportif avait tout pour lui. Un bon job, une fiancée, des amis et des projets pleins la tête. Seulement voilà, il y a 5 ans, un drame a mis sa vie en lambeaux. Hassan a perdu l'usage de ses jambes. Les deux roues de sa chaise roulante remplacent aujourd'hui ses membres inférieurs qui ont perdu toute sensibilité. Hassan a bien voulu partager son histoire avec nous en évoquant cet horrible épisode de sa vie. «Sur la route de Sétif, en cette maudite journée d'hiver d'il y a cinq ans, j'ai vu toute ma vie défilier au moment où un semi-remorque me heurtait de plein fouet au volant de ma



Photos : DR

voiture. Je me suis réveillé à l'hôpital après trois jours de coma. Suite à une bonne quinzaine d'opérations chirurgicales et d'innombrables contrôles et de bilans, les médecins étaient unanimes. Avec une mine grave et compatissante, ils sont venus m'annoncer que je ne marcherai plus jamais. Le ciel me tombait sur la tête. Je tentais de me consoler en me disant que ce n'était qu'un cauchemar et que j'allais enfin me réveiller, mais hélas, l'accident avait bel et bien eu lieu, et j'étais réellement mal en point. La vérité était tout autre.

Au début, lorsque j'ai pris conscience que c'était irréversible, j'ai voulu mettre fin à mes jours. Je pleurais comme un enfant en me demandant pourquoi Dieu a-t-il épargné ma vie pour me réduire à l'état de parasite. Vivre comme un légume, au crochet des autres, quelle humiliation ! Mes parents, mes frères et sœurs étaient effondrés. Ils m'ont néanmoins entouré de leur indéfectible soutien. Je m'en suis voulu d'impliquer ma famille dans ce drame. Ma mère a dû renoncer à son travail d'enseignante pour s'occuper exclusivement de moi. En ce qui me concerne, je n'ai jamais pu reprendre mon emploi de professeur d'éducation physique. Côté affectif, tout



s'est vite dégradé avec ma fiancée. Au début, elle s'était montrée compatissante mais au bout de quelques mois, elle m'a quitté, m'annonçant que nous ne pouvions envisager un avenir ensemble. Il faut dire qu'en cette période, en plus de mon handicap, j'étais invivable à cause de ma nouvelle situation. Franchement, je la comprends

**«La vérité était tout autre. Au début, lorsque j'ai pris conscience que c'était irréversible, j'ai voulu mettre fin à mes jours. Je pleurais comme un enfant en me demandant pourquoi Dieu a-t-il épargné ma vie pour me réduire à l'état de parasite. Vivre comme un légume, au crochet des autres, quelle humiliation !»**

parfaitement et je respecte sa décision.» Et de poursuivre : «En société, la vie d'un handicapé est trop compliquée. Rien n'a été pensé pour faciliter le déplacement de cette frange de la population. Les discours hypocrites des pouvoirs publics ressortent invariablement le 3 décembre, Journée internationale des handicapés. Mais le quotidien est amer. Chômage, pension minable... Las de devoir transporter mon fauteuil sur quatre étages, mes parents ont dû échanger notre bel appartement pour un autre au rez-de-chaussée. Maigre consolation. Sur le plan relationnel, ma paralysie a fait le vide autour de moi. Moi qui comptais des dizaines d'amis et copains, je me suis retrouvé complètement eseuulé au fil des mois, si ce n'est quelques rares visites amicales. Mes copains avec lesquels je faisais des footings, de la pêche sous-marine et des virées au Sud ne veulent plus s'encombrer d'un handicapé ! N'étaient le soutien de ma famille et ma foi en Dieu, je crois bien que je me serais suicidé !» conclut-il, le regard chargé d'amertume.

### Mounir, 27 ans, s'est retrouvé au mauvais endroit, au mauvais moment

La bêtise humaine, ça tue ! Perte de contrôle du véhicule, dépassements dangereux, excès de vitesse, défaillan-

ce mécanique, défaut de signalisation... les facteurs accidentogènes sont nombreux, mais le coupable suprême d'un accident de la circulation est toujours l'élément humain.

Un panneau indûment installé, des freins qui lâchent ou un trou au milieu de la chaussée, cela relève également des négligences de l'homme. L'élément humain est de manière directe ou indirecte au centre de toutes ces hécatombes routières. Que toutes les victimes des accidents aient une part de responsabilité ou pas, il y a quand même la main de l'homme derrière chaque carnage.

Mounir était un mordu de moto. Il roulait tranquillement lorsqu'un véhicule léger effectuant un dépassement dangereux l'a précipité dans un ravin. «Cette image hantera mon esprit jusqu'à la mort. Je me réveille souvent la nuit en sueur, en revivant la scène où je bascule dans le vide. Pendant deux ans, j'ai subi des séances de rééducation et plusieurs opérations. Les médecins m'ont dit que j'ai eu beaucoup de chance. Aujourd'hui, j'ai retrouvé l'usage de mes jambes mais je boite. J'ai d'affreuses cicatrices sur divers endroits de mon corps. Mes jambes, mon dos et mon cou.»

Mounir avoue aussi avoir parfois d'insupportables douleurs musculaires. «Mais devant l'ampleur de l'accident, je me dis que j'ai eu beaucoup de chance !» admet-il. «Je préfère encore claudiquer que de me retrouver sur chaise roulante !» En ville, sur l'auto-route ou en rase campagne, le danger nous guette partout. Le «terrorisme routier» recrute ses proies, sans distinction d'âge ni de couleur. Il se nourrit de la folie des hommes. Même les piétons ne sont pas à l'abri de chauffards grisés par la vitesse de leur bolide.

### Nacéra, jeune lycéenne de 17 ans, en a fait les frais

«Je m'apprêtais à traverser la route, lorsqu'un conducteur roulant à tombeau ouvert m'a violemment percutée avec son immense 4x4. Je suis tombée dans les paumes. J'avais du sang partout, cinq dents cassées et l'arcade sourcilière éclatée. Résultat des courses : des semaines de léthargie totale, de longs mois d'hospitalisation, une année scolaire foutue et des migraines insupportables que je n'avais pas avant mon accident !» nous révèle cette rescapée d'outre-tombe.

Décidément, à l'allure où vont les choses, l'on devrait instaurer le «permis de bien se conduire» avant le traditionnel permis de conduire. Car, force est de reconnaître qu'on est confronté à un évident problème d'incivilité routière. Et à défaut de sévir sévèrement par de lourdes sanctions, nos routes ressembleront encore et toujours à de cruels champs de batailles, livrant leurs lots de victimes. Apparemment, le handicap, avant qu'il ne devienne physique, il est d'abord mental. Une bêtise humaine... souvent fatale ! n

## ATTITUDES

Par Naïma Yachir  
naiyach@yahoo.fr

## Les Samaritaines

En ce deuxième jour de l'Aïd El-Fitr, dans le service d'oncologie du Centre Pierre et Marie Curie d'Alger, des malades, aux portes de la mort, gémissent. Le corps frêle, le visage émacié, les yeux au regard absent, ils implorent Dieu d'atténuer leurs souffrances. Des femmes sont entourées de leurs proches venus plus nombreux pour l'évènement.

Dans cette ambiance de tristesse qui ressemble à un jour de recueillement, des jeunes filles belles et avenantes, coquettes pour la circonstance, écumant les chambres. Les bras chargés de gâteaux, elles en offrent aux visiteurs après un

«aïdkoum moubarek». Elles s'approchent des malades, et avec toute la douceur du monde, elles prient avec elles afin que le Tout-Puissant exauce leurs vœux. D'autres leur offrent de jolis foulards qu'elles ont le plaisir de choisir elles-mêmes. Puis, discrètes, elles quittent le service pour d'autres. Ce sont des bénévoles qui, pour certaines, se sont constituées en association pour redonner le sourire à des milliers de malades, venir en aide à ceux et celles qui, loin de leur famille, attendent un petit réconfort.

Ces adolescentes, au grand cœur, ont fait le choix de partager ces moments de

plaisir en ce jour de fête avec ceux que la maladie a éloignés des leurs. Elles sont conscientes aujourd'hui, à force de côtoyer la souffrance, voir les patients à un stade terminal de la maladie, d'autres, hurlant de douleurs, suppliant Dieu de mettre fin à leurs tortures, ou encore les voir partir, que nul n'est à l'abri du malheur. Elles n'imaginent plus passer ces journées de joie avec les siens alors que d'autres, frappés par le destin, sont cloués sur un lit d'hôpital, terrassés par le mal.

Elles ont compris que leurs gestes, leur présence, leur sourire atténueraient, l'espace de leur passage, leurs peines.

C'est tout cela qui fait le bonheur de ces petits anges.

Rien n'a plus d'importance pour ces Samaritaines, ni la maman ni le papa, encore moins le petit ami. Leur noble mis-

sion vaut tous les sacrifices. Elles sont convaincues que ce jour-là leur place est dans les hôpitaux auprès des malades qui les guettent, parce qu'elles savent que ce sont elles leurs rayons de soleil dans cet environnement morose.

Le soir, de retour à la maison, nos bienfaitrices, épuisées par une journée riche en émotion, ne pensent qu'à une chose : se retrouver seules avec elles-mêmes. Les yeux clos, elles défilent dans leur mémoire tous les faits, gestes et paroles de toutes ces femmes qui mènent un combat au quotidien contre ce mal qu'elle qualifie de traître, et qui finit toujours par les vaincre. Elles n'oublieront jamais cette phrase mémorable soufflée par Nora sur son lit de mort qui se bat avec un courage exemplaire contre ce «traître» : «Tu sais, ma fille, la maladie purifie.» n